

Remerciements

Je tiens à présenter mes vifs remerciements à mon encadrant Monsieur MADI Abane d'avoir accepté de diriger mon travail de recherche.

Je remercie également les enseignants du département de français de l'Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, qui ont assuré la formation du Master Littérature et Civilisation.

Enfin, je remercie mes amis qui m'ont apporté un soutien durant la réalisation de ce mémoire.

Dédicaces

À la mémoire de mon défunt père que j'aime tant et qui m'a toujours encouragée dans mes études, à toi papa à qui je dédie mes souvenirs, mes rires, mes joies et mes larmes.

A ma chère mère, le seul être qui compte désormais dans ma vie.

A tous mes frères et sœurs, mes neveux qui sont toujours là pour moi et qui m'ont soutenue afin de mener mon travail à son aboutissement.

Sonía

Sommaire

Introduction	06
---------------------------	-----------

Chapitre I : Les personnages marquants.

1- Discours non rapporté.....	14
2- Discours intérieur véhiculé	15
3- Le personnage Yazid.....	17
4- Le personnage Djéda.	24

Chapitre II : Les espaces emblématiques

1- La maison close : la perte de soi	31
2- Le village et le quartier de la Capitale - l'univers social –.....	33

Chapitre III : Rue Darwin, roman à message

1-La quête identitaire	38
2-Les effets sociaux de l'autoritarisme.	41
Conclusion.	45

Introduction

Dans l'œuvre de Boualem Sansal, rarement, le *mentir-vrai*, si cher à Aragon¹ n'aura été aussi pertinent pour définir la littérature et rarement n'aura eu son sens évident, pourtant complexe dans ses nuances. Qu'il s'agisse de l'éternel enfantement de soi-même qui sous-tend le phénomène identitaire ou du faux paradoxe où l'on voit la littérature s'emparer de l'histoire pour dénoncer les forfaitures des historiographies officielles, toute la production de Sansal participe de ce double élan. Nous le retrouvons fortement présent dans *Rue Darwin*², notre corpus. Cet engagement entier dans chacune des œuvres de l'auteur à dénoncer le système de gouvernance algérien depuis l'indépendance en 1962, et la mainmise de l'extrémisme religieux islamique sur la quasi-totalité de la société.

C'est ainsi que, polytechnicien et docteur en économie, Sansal n'aura pas fait une carrière heureuse dans les rouages de l'Etat, notamment, en tant que haut-fonctionnaire au ministère de l'industrie. En 2003, il est forcé de quitter son emploi. Une reconversion dans d'autres domaines de sa formation et de ses compétences s'avérant impossible, il s'est consacré exclusivement à l'écriture pour en faire son principal moyen d'existence. Cet aspect pécuniaire expliquerait, ne serait-ce qu'en partie, le fait que ce fils de Theniet El-Had dans l'Ouarsenis, se démarquant de plusieurs auteurs algériens, réside toujours en Algérie, précisément à Boumerdès alors que tous ses livres ont été publiés au compte de la prestigieuse maison d'édition Gallimard et que sa participation aux événements culturels et littéraires internationaux est intense. En outre, son sens de la famille et par-dessus tout son amour pour sa mère ont contribué au choix qu'il a fait de rester en Algérie malgré les dangers encourus du fait de ses opinions sur la gouvernance du pays et de l'inlassable lutte engagée contre le fondamentalisme religieux. Cet aspect (attachement maternel) est d'ailleurs largement couvert dans le texte littéraire objet de notre mémoire.

Né en 1949, Boualem Sansal est arrivé tardivement à l'écriture si l'on en juge par l'âge précoce où naissent les premières inspirations des auteurs algériens francophones. En effet, son premier roman paraît en 1999³ et marque les cinquante-ans de son auteur. On notera qu'il intervient au moment où une certaine paix civile s'annonce au bout de la décennie noire, une décennie de violence extrême qui aura causé près de deux-cent mille victimes.

Tardive mais percutante aura toutefois été son entrée dans le cercle des grands écrivains francophones. *Le serment des barbares* fort de ses 395 pages écrites dans un style

¹ LOUIS, Aragon, *Le mentir vrai*, Ed Gallimard, Paris, « Folio », 1997 (réédition).

² BOUALEM, Sansal, *Rue Darwin*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. Folio, 2011. Dans les indications de référence, le titre de ce roman sera désigné par l'abréviation « RD ».

³ BOUALEM, Sansal *Le serment des barbares*, Paris, Ed. Gallimard, 1999

rabelaisien, a été accueilli avec tout le succès possible, avec, à la clé, le Prix du premier roman⁴ et le Prix Tropiques⁵. Cette première réussite devra, par la suite, marquer et influencer l'ensemble de sa production écrite, riche, jusque-là de neuf romans, de trois essais et d'un ensemble d'articles de presse et d'interviews. Ainsi, la posture de l'écrivain révélée dans sa dénonciation de l'extrémisme religieux et de la politique engagée dans le pays, se confirme du premier au dernier roman de l'auteur.⁶

L'étude que nous proposons du roman *Rue Darwin*, où ces deux axes sont omniprésents, s'annonce autrement ambitieuse compte tenu de ce que ce roman offre comme axes possibles d'analyse littéraire et l'impact qu'il peut produire sur le lecteur suivant les imaginaires ancrés dans la société algérienne et son histoire ancienne et récente et ceux développés à travers les discours politiques et autres récits et productions littéraires et artistiques relayés par les différents médias.

Sixième roman de Boualem Sansal, il est publié en août 2011, plus de deux années après *Le journal de l'Allemand ou le journal des frères Shiller*⁷, et indique que la « question juive » est un thème récurrent chez l'écrivain même s'il n'occupe pas la place centrale dans la plupart de ses productions.

Rue Darwin reçoit un chaleureux accueil de la part de la critique littéraire, notamment française⁸. Il obtient le prix du roman news et celui du roman arabe malgré l'opposition de plusieurs ambassadeurs arabes (qui pourtant financent ledit prix) lui reprochant d'avoir pris part à un festival littéraire israélien et de faire montre de dissidence flagrante à l'encontre des régimes arabes⁹. La polémique qui s'ensuit a eu pour effet de constituer une belle publicité pour ce livre.

Dans notre travail de recherche, il s'agira essentiellement de répondre à certaines questions qui constituent notre problématique : dans quelle mesure cette fiction, dans sa teneur largement autobiographique et dans son expression fortement critique, voire pamphlétaire, interpelle et fait réagir ? Il s'agira également de prendre appui sur cette part

⁴ C'est un prix littéraire français composé d critiques littéraires qui choisissent à la fois un roman français et un roman algérien.

⁵ Le prix Tropique a été créé en 1991 à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de l'Agence Française de Développement, afin de récompenser les écrivains qui apportent leur éclairage sur des questions relatives à la coopération et au développement et leur impact sur les populations qui en sont bénéficiaires.

⁶BOUALEM, Sansal, *Abraham ou la cinquième alliance*, Paris, Ed. Gallimard, 2020.

⁷BOUALEM, Sansal, *Le journal de l'Allemand ou le journal des frères Shiller*, Paris, Ed. Gallimard, 2008.

⁸ AMINA, Lachachi, « *Rue Darwin de Boualem Sansal : critique et réception* » In : Les ouvrages du Crasc, Oran, 2021. Pp 69-77, en ligne sur : <https://ouvrages.crasc.dz/pdfs/2021-%20lachachi%20modifi.pdf>, consulté le 19/10 /2022 à 10 :00.

⁹<https://www.lemonde.fr/idees/article/2012/06/15> consulté le 12/09/2022 à 10:00.

autobiographique pour évaluer les forces et faiblesses d'un récit où personnage, narrateur et auteur se confondent. Nous aurons l'opportunité de faire une évaluation de la portée autofictionnelle de notre corpus, dans le sens où le subjectif est poussé à son paroxysme à la faveur du « pacte oxymoronique »¹⁰. Il faut de prime abord préciser que cette part autobiographique est assumée d'une manière que nous retrouvons rarement dans de telles pratiques autofictionnelles, autrement dit sans tabous. En effet, l'univers social, les lieux décrits sont emblématiques de la perte, une scène où les mœurs sont réputées inavouables et touchent à l'image de soi.

A contrario, nous verrons si cette démarche, pour le moins franche et audacieuse, peut ou ne peut desservir l'engagement de Boualem Sansal contre le Régime et l'extrémisme religieux, engagement qui, comme rappelé précédemment, est affiché dans l'ensemble de son œuvre. Nous verrons enfin quel sens est donné à la quête identitaire : est-elle exclusivement de l'ordre du psychique ou déborde-t-elle sur les questions identitaires sociétales ? sachant que *Rue Darwin* dresse un tableau impitoyable de la société algérienne qu'elle soit rurale ou citadine.

Dans notre démarche, l'approche la plus adéquate ne peut être que pluridisciplinaire : narratologique afin de cerner le récit avec l'extension qui s'impose pour l'analyse des personnages principaux, à la fois psychologique et sociocritique pour aborder les autres aspects de l'analyse ci-dessus cités. Ce choix a dicté le plan du mémoire qui se concentre autour des questions essentielles permettant d'aller au cœur de l'œuvre de Boualem Sansal. Cette approche, sommairement indiquée, apparaîtra dans le détail, avec tous les éléments requis dans les développements envisagés.

Nous procéderons, tout au long de ce mémoire, à l'analyse de *Rue Darwin* en étudiant dans un premier chapitre les personnages marquants qui sont : Yazid, le personnage principal et narrateur par l'usage exclusif du « Je » tout au long de l'écrit et Djedda, ou Lalla Sadia le personnage qui incarne la genèse même de l'histoire racontée, une matriarche au sens quasi absolu du terme et qui est à l'origine de l'intrigue.

Dans un second chapitre, nous verrons avec une approche exhaustive ce que représentent les espaces dans l'œuvre dans leur caractère emblématique. Nous envisagerons, tour à tour, l'univers glauque des maisons de tolérance, l'univers social attendant, fortement

¹⁰<https://www.encyclopedie.fr/> consulté le 28/10/2022 à 22 :30.

miséreux, celui du village et également celui des quartiers populeux de la Capitale avant et après l'indépendance.

Dans un dernier chapitre, nous nous pencherons sur la question de la quête identitaire telle qu'elle apparaît dans ce roman ainsi que sur la question de l'image des effets sociaux de l'autoritarisme.

Une synthèse sera faite des développements proposés et des perspectives d'analyse et de lecture qu'il est possible d'envisager concernant *Rue Darwin* et dans l'ensemble de l'œuvre de Boualem Sansal.

Chapitre I :

Les personnages marquants

Etymologiquement, le terme de « personnage » dérive de « personne » qui est issu du latin *personna*, du verbe *personare* qui veut dire « résonner » ou « retenir ». Il désignait, à Rome, « *le masque porte-voix des acteurs de théâtre – lequel signalait le registre tragique ou comique de la représentation – puis, par métonymie, l'acteur lui-même et enfin, le rôle joué.* ».¹

A partir du XV^{ème} siècle, le personnage réfère à la « personne fictive » puis, par la suite, à une personne ayant une certaine réputation sociale. Pendant deux siècles, ce sera le terme d' « acteur » au sens d'agent de l'action qui sera le plus employé.²

Rue Darwin, comme déjà évoqué en introduction est un roman largement, voire essentiellement autobiographique. Il répond plus précisément à la définition de l'autofiction, auteur narrateur et personnage, plus que de se confondre constituant une même entité. Ceci est identifiable jusque dans ses parties péri-textuelles : titre et résumé, censées généralement marquer le caractère de fiction et atténuer celui de l'autobiographie.

Dans ce roman, l'image de Yazid présente certaines similitudes avec Boualem Sansal, quelques indices le montrent, deux citations, en début du roman illustrent ce propos :

C'était bien en cette année mille neuf cent cinquante-sept, en ce mois d'aout caniculaire, au début de l'après-midi que j'ai débarqué à Alger, à la rue Darwin, pour commencer une nouvelle vie. J'avais huit ans » (RD, p.45).

Ou encore : « *C'était le 06 septembre 1954. J'avais cinq ans.* » (RD, p.53), en se référant à la période dans laquelle s'inscrit l'histoire : « *nous sommes en 2002* » (RD, p. 180).

Donc, il est à déduire qu'au moment de la narration, cet homme a pratiquement le même âge que le romancier : environ cinquante-trois ans.

Rue Darwin, est écrit en 2011, en revanche il relate des événements de l'époque de l'écrivain Boualem Sansal, il raconte son Algérie celle des années 50 .L'écrivain s'est donc inspiré de son époque, de son vécu et du contexte de cette période.

Mikhaïl Bakhtine explique que :

L'auteur –créateur se meut librement dans son époque, il peut commencer son récit par le commencement la fin, le milieu, partir de n'importe quel moment des événements qu'il représente, sans détruire pour autant le cours objectif du temps. C'est là que se révèle avec une

¹MICHEL, Erman, , « *Poétique du personnage de roman* », Paris ,Ed. Ellipses,2006, p. 24

²*Ibid.* P. 36.

grande clarté la différence entre le temps qui représente et celui qui est représenté.³

Le titre *Rue Darwin* renvoie à l'ancien nom d'une petite artère du vieux quartier de Belcourt, à Alger. C'est précisément en ce lieu que Boualem Sansal, a passé une partie de sa jeunesse. C'est également un des espaces principaux évoqués dans le récit pour situer un grand nombre de personnages décrits dans l'histoire. Plus que cela, le titre est contenu dans la symbolique même développée tout au long du récit. En effet, dès l'ouverture du texte, en début du chapitre premier nous découvrons dans un premier paragraphe en italique qui fait figure de court avant-propos, ce lien intime fait entre « *la vérité... une voix de l'au-delà* » et « *un appel de l'au-delà : va, retourne à la rue Darwin* ». (RD, Pp. 9-10).

Précisons, à ce stade que sans empiéter sur le deuxième chapitre de notre étude, il était important d'indiquer la particularité de ce roman où le paratexte⁴(suivant la définition de Genette) est véritablement partie prenante de la narration.

La quatrième de couverture est également révélatrice de l'importance du titre qui se confond volontairement jusqu'avec les deux personnages qui dominent le récit. Autant de marques linguistiques sont de primes abords présents qui justifient l'approche choisie, surtout pour les deux premiers titres du présent mémoire.

L'approche narratologique, ne sert que peu l'étude d'un tel texte qui nécessite un éclairage exhaustif sur la manière dont il est possible de révéler comment sont bâtis les personnages, par notamment la mise en avant des faits de caractérisation. C'est pourquoi, il nous a été nécessaire d'envisager d'aller au-delà de ces limites narratologiques afin de pouvoir rendre compte d'un corpus complexe comme le nôtre.

Notre démarche ne relève point d'un choix fortuit, elle est murement réfléchie. En effet, nous avons eu l'opportunité de prendre un exemple présentant un minimum de similitudes avec notre cas d'étude. Nous avons ainsi pris connaissance du cas de figure analysé par Myreille Pawliez :

Malheureusement, tout comme les narratologues structuralistes qui s'insurgent contre les analyses traditionnelles dans lesquelles on traite le personnage comme une personne réelle, Gérard Genette ne considère pas le personnage comme un élément narratif intrinsèque et n'y fait allusion qu'indirectement quand le personnage assume un rôle au niveau de la narration ou de la focalisation. Cette prise de position

³ MIKHAIL, Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Gallimard, 1978, p.395.

⁴GERARD, Genette, *Figures III*, Paris, Ed. Seuil, , 1972.

typique a été remarquée par Rimmon-Kenan qui explique que : les structuralistes ne peuvent guère intégrer le personnage dans leur théorie à cause de leur adhérence à une idéologie qui “décentre” l’homme et qui va à l’encontre des notions d’individualité et de profondeur psychologique⁵.

Par ailleurs, les analyses formalistes de Propp et de Greimas réduisent les personnages à une fonction ou un rôle abstrait⁶. Un personnage est un « être de papier », « *la représentation d’une personne dans une fiction* »⁷. Ces typologies sont peu adaptées à l’étude des romans dits « psychologiques » où les personnages ont plus de profondeur. On préconise donc de repousser les limites de la narratologie structuraliste pour rendre compte des personnages dans des romans complexes tout en restant dans le cadre de la théorie de Genette.

En intégrant les notions de Gérard Genette de distance modale, de focalisation et d’instance narrative, on met en avant les procédés textuels sémantiques et narratifs relatifs au dispositif des personnages. Cette méthodologie met fin à l’idée que :

L’insuffisance du discours de la narratologie sur le personnage est patente .Et, si l’on a délaissé les approches sémiologiques axées sur « l’effet-personnage » c’est que, mettant en jeu le lecteur, elles dépassent les confins de la narratologie structuraliste ». 8

De ce qui précède , il est légitime de se demander le genre de narration que nous offre Sansal dans son roman, sachant que dès son annonce au début du premier chapitre, comme dans la suite ou le reste du texte, on se retrouve plongé dans un monologue quasi ininterrompu, si l’on excepte certains passages très courts.

En effet, force est de s’éloigner de l’idée de deux personnages majeurs en action ainsi que nous le ferait croire le résumé en quatrième de couverture : Yazid et Djedda (Sadia).

Au-delà de l’apparence, nous avons noté de manière mécanique que le nom de Yazid, Yaz ou Yaaz et de Djéda ou Djedda sont répétés, respectivement, dix-huit fois et cent-cinquante fois, ce qui ne correspond pas à l’idée que Yazid répond à la définition générale de personnage principal ou que Djéda le soit. Outre cette indication tout à fait formelle, c’est le type de narration qui est ici à analyser, qui nous permet de comprendre la situation réelle ou

⁵Myreille Pawliez, , *Narratologie et étude du personnage : un cas de figure .Caractérisation dans Dis-moi que je vis*, In : *la revue internationale des études canadiennes* (Numéro 43, 2011, Pp. 189–204)

⁶LOUIS Hébert, *Dispositifs pour l’analyse des textes et des images*, Limoges, Presses de l’Université de Limoges, 2007.

⁷Courtes, Julien et Greimas, Algeirdas Julien, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris Ed. PUF, 2002, p. 434.

⁸VINCENT ,Jouve, , *La lecture*, Hachette Supérieur, Paris, 1993, p.96.

plus exactement le statut (dans le sens linguistique, bien-sûr) des personnages dans la trame du texte.

La narration sous entendant constamment la question du Pourquoi ? « Pourquoi le narrateur raconte » et « pour qui raconte-t-il ? ». *Rue Darwin* est une fiction qui représente une série d'évènements enchaînés depuis le début jusqu'à la fin, où le personnage retrouve enfin sa vraie identité et dévoile ainsi tous les secrets.

La fiction est constituée des actions effectuées par les personnages, dans un univers spatio-temporel déterminé. Elle est véritablement (re)construite par le lecteur à l'issue de sa lecture. Il faut donc connaître l'intégralité du texte pour analyser précisément chacune de ses composantes.⁹

Le monologue constitue l'essentiel de l'autofiction *Rue Darwin* et ne peut donc qu'être la base de notre étude en tant que technique narrative privilégiée par l'auteur. Nous sommes en présence d'un texte de monologue intérieur à différencier du discours rapporté, autant qu'on pourrait faire cette différenciation, la définition même du monologue intérieur ou endophasie ayant fait et faisant toujours l'objet de débats académiques houleux. Néanmoins, il est intéressant de considérer notre corpus comme ouvrant la voie à des interrogations pertinentes en matière de théorie littéraire.

S'il est difficile d'adopter une définition satisfaisante du monologue intérieur, nous appuierons sur certaines données et recherches théoriques pour cerner la caractérisation des personnages en cette occurrence et dans la foulée revoir ou confirmer la relation classique auteur narrateur personnage.

1-Discours non rapporté

Le discours non rapporté se distingue du monologue intérieur véhiculé : il s'agit tout d'abord d'un discours qualifié d'autonome, où le personnage est dans un discours en direct excluant la présence d'un narrateur en tant que médiateur.

C'est aussi un discours intralocutif en opposition avec le discours interlocutif, excluant également un destinataire autre que le locuteur lui-même.

Il se caractérise également par une logique verbale et discursive cohérente.

⁹YVES, Reuter, , *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Ed.Nathan, 1996 p .45.

2-Discours intérieur véhiculé

C'est un discours verbal et organisé par la Présence d'un destinataire (le monologue lui-même).

Ces points sont autrement résumés par Tisset:

On ne confondra pas la technique du discours rapporté et celle du monologue intérieur. Le discours rapporté est toujours inclus dans la narration alors que le monologue intérieur est à lui seul une narration. Le monologue intérieur n'est ni mention ni citation. 10

Selon ces données, nous pouvons établir la caractéristique particulière du personnage Yazid dans une conception d'abord linguistique, par le biais de, comme l'a voulu l'auteur l'idée d'un personnage principal qui se raconte à lui-même sa propre vie. Nous remarquons que l'absence quasi-totale de certains signes typographiques, notamment les guillemets, renforce l'idée d'une exclusion volontaire de mentions et de citations qui pourrait donner une vision de ce discours autre qu'un monologue intérieur. Parce qu'autofiction, il est probable que Boualem Sansal ait voulu livrer au lecteur ses pensées les plus intimes tout en se gardant d'aller dans le champ d'un discours proféré qui limiterait la force de présence du personnage et dans un contexte plus large, la valeur littéraire de son œuvre.

Ainsi, l'étude des personnages est forcément conditionnée par la catégorie narrative en présence, nous nous y conformerons dans nos développements à ce sujet. Rappelant qu'en tout état de cause, les quelques lignes de dialogue qui figurent dans le texte ne permettent pas de convenir de l'utilisation sérieusement concurrente d'autres catégories de discours.

Quant aux passages en italique, il s'agit d'un procédé par lequel le personnage invoque une ou des pensées imposées dans une fulgurance transcendante qu'elle soit magique, philosophique ou prophétique :

Tout est certain dans la vie, le bien, le mal, Dieu, la mort, le temps, et tout le reste, sauf la Vérité. Mais qu'est-ce que la Vérité ? La chose au monde dont on ne doute pas, dont on ne douterait pas un instant si on la savait. Hum... Ce serait donc une chose qui s'accomplit en nous et nous accomplit en même temps ? Alléserait alors plus forte que Dieu, la mort, le bien, le mal, le temps et le reste ?... Mais devenant certitude, est-elle toujours la Vérité ? N'est-elle pas alors qu'un mythe, un message indéchiffré indéchiffrable, le souvenir de quelque monde d'une vie antérieure, une voix de l'au-delà ? C'est de cela que

¹⁰CAROLE, Tisset., *Analyse linguistique de la narration*. Paris, Sedes, 2000, p.90.

nous allons parler, c'est notre histoire, nous la savons sans la savoir.
(RD, p. 9)

La vérité est dans le mouvement et dans la possibilité de l'erreur. Ce qui bouge est vrai, il prend appui sur un existant, crée sa prochaine marche, et ainsi, miracle, il avance d'un pas et la vie gagne en consistance et en hypothèses. Ce qui ne bouge pas est fallacieux, c'est une illusion, une douleur même pas vraie, une ruine vouée à la désagrégation et à l'oubli. (RD, p. 168, 2ème partie)

Tout dans la technique narrative adoptée dans ce roman indique la place accordée au personnage dans l'expression, moins dans son action que dans sa psychologie et par là, dans la révélation de sa quête. C'est ce que la mention de tous les courts passages en italique admet d'une manière très claire. Ces paragraphes constituent l'essence du texte en entier. C'est dans l'occurrence d'une quête de vérité que s'articule le monologue de Yazid. Le mot vérité est répété plus de deux-cents fois et demeure toujours associé à un appel de son passé, du souvenir refoulé.

Il est évident que dans le cadre d'un monologue constituant, à quelques exceptions près, l'ensemble de l'œuvre autofictionnelle, Yazid, le personnage principal, soit relativement occulté par un « Je » dominant, expansif. Nous avons noté très tôt que « Yazid », en tant que tel et par le prénom, ne s'identifie pas en association ou non avec le « je » que dans une partie avancée du roman et dans quatre situations textuelles que nous pouvons aisément citer ci-après :

J'étais Yaz, le grand frère venu d'ailleurs (RD, p. 30).

Mon i grec je l'ai de naissance et en tête du mot, Yazid. Si changer de nom devenait obligatoire, je m'appellerais Adam, avec ce nom, pas d'antécédent, on ne doit rien à personne, sinon à Dieu (RD, p. 117).

Moi, Yaz, hiératique et plus gêné que tous. J'avais trente-trois ans (RD, p. 159).

« Oui, c'est moi » ou « non, c'est Yaz » (RD, p. 163).

Le nom n'apparaît qu'épisodiquement dans des propos attribués à d'autres personnages. Nous le retrouvons également dans les parties avancées du texte. Nous noterons que c'est dans ce cas de figure que le lecteur est le mieux renseigné sur le personnage. Il est ainsi plus identifié que s'identifiant lui-même : « *Voici ton fils Yazid* » (RD, p. 29).

Elle ne pouvait pas ne pas voir que son fils unique Yaz ressemblait autant à un autre enfant, une pupille du phalanstère. (RD, p. 141)

On l'avait appelé Yazid et comme fils, naturellement, on lui donna le nom du père : Kadri (RD, p. 186).

À propos de Yazid, elles répondaient en se frottant le nez du revers de la main et en roulant peureusement les yeux : « *Lui, c'est le maître, le fils de Djéda, nous n'avons pas le droit de l'approcher et de parler de lui, allez-vous-en !* ». (RD, p.191)

Farroudja retournerait au village enlever le petit Yazid, le ramènerait auprès de sa « maman », sa vraie mère au regard des hommes et de la loi, et vivrait à côté d'eux, à Belcourt, comme une amie, une tante, une nounou (RD, p.290).

Toutefois, Yazid, le personnage principal ne l'est essentiellement que dans le « Je » déployé dans tout le texte, par la nature même de l'autofiction, validée pour ainsi dire par le monologue. Il va sans dire que si le « Je », est une condition du monologue, il n'en est pas exclusif. Dans le cas qui nous intéresse, c'est son identification entière et naturelle au personnage Yazid qui interpelle, le texte n'étant pas polyphonique comme on peut le retrouver dans des romans célèbres comme, à titre de simple exemple, *L'étranger* d'Albert Camus.

3- Le personnage Yazid

3-1- Le « Je » dans l'expression de l'action

Comme indiqué précédemment, le choix de la catégorie narrative met en exergue la préférence accordée à la psychologie du personnage mais sans négliger la part « active » qui, elle, a le mérite de placer l'œuvre de Boualem Sansal dans l'autofiction, donc, dans le roman plutôt que dans l'autobiographie.

En effet, la quête qui constitue le cœur de l'œuvre peut, à juste titre, apparaître à deux niveaux distincts : celui qui suit le fameux appel « *va, retourne à la rue Darwin* » (RD, p.17) motif réel de l'appel. La recommandation plusieurs fois répétée d'aller voir sa mère biologique : « *va voir Farroudja* » (RD, p.18) et celui de ses réflexions et interrogations multiples.

Si, dans ce cadre, nous parlons de niveaux distincts, c'est en nous référant à l'analyse du texte et ce qui en est déduit. Le roman ne faisant aucune distinction explicite formelle entre les deux niveaux dégagés d'autant plus que l'histoire ne se déroule pas de manière chronologique où le respect du temps serait observé. Dans un passage de son texte, l'auteur, par la voix du personnage, semble justifier les axes temporel et spatial adoptés :

Je donnerais tout l'or du monde s'il m'appartenait pour savoir comment les idées s'associent dans le cerveau. Ce fut un déferlement

massif et désordonné, j'en avais le vertige mais très vite apparaissait une logique, les souvenirs semettaient en place, non selon l'ordre chronologique mais selon celui de la vérité et ses lignes de faille. (RD, p.101)

Nous devons préciser que dans l'action du personnage Yazid, il y a une autre distinction à établir, celle d'avant le « déclenchement » effectif de la quête et celle d'après : « *Je me trouvais à Paris, avec mes frères et mes sœurs, au chevet de notre vieille maman, à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière.* » (RD, p.10).

J'ai fait ce que j'ai pu à Alger, pour la paperasse et les autorisations... Tout le long du vol, je lui avais tenu la main...J'avais arrangé son châle, baissé le rideau du hublot...Je lui tenais compagnie et je ne savais pas toujours m'y prendre...je leur disais : Maman est en train de mourir. Venez vite...M'occuper de maman avait fini par être ma seule activité. Je commençais tôt le matin, avant d'aller au bureau, j'y pensais toute la journée, téléphonant de-ci, alertant de-là, visitant mes pièges, relançant mes obligés, rendant service à mon tour à d'autres...et je reprenais le soir Trouver les médicaments... je me battais bec et ongles, revenant inlassablement à la charge... (RD, Pp.13 à 21)

Je leur ai fait le geste de s'approcher du lit et je leur ai parlé comme le laboureur de La Fontaine à ses enfants : « Je sais que maman nous voit et nous entend (RD, p.92).

Et moi je suis rentré à Alger, avec la dépouille de notre mère (RD, p.13).

Je suis retourné chez moi, dans mon vieux Belcourt (RD, p.26).

J'ai bondi et en trois sauts j'ai franchi les vingt pas me séparant de cette ouverture étroite révélant un escalier (RD, p.28).

Dans le rapport quête-action que nous avons décelé, nous avons défini l'élément « déclencheur » initial, celui de retourner à la rue Darwin qui contenait de façon sibylline la demande insistante d'une mère adoptive de rejoindre une mère biologique. Et au gré de la lecture, un troisième élément s'est ajouté, cette fois cristallisé dans l'appel d'un souvenir remontant en surface, un appel urgent de retrouver Daoud, ce compagnon de jeu d'enfance vécue dans le phalanstère et qui s'avérera être son frère. Dans l'histoire, la recherche désespérée de Yazid devait aboutir avant que le retour à la rue Darwin ne se fasse et avec l'imminence de la mort de sa maman.

Je ne sais comment les choses se sont enchaînées. L'appel était pressant, je l'ai pas analysé, ni discuté, je me suis levé et me suis mis en route. Je devais

Daoud... Me voilà donc par les rues de Paris cherchant un palace où, il y a une quarantaine d'années, un jeune garçon de seize ans avait effectué un stage de je ne sais quoi. Je riais de mon inconscience... J'avais approché quelques estimables maisons avant, le Crillon, le Ritz... je téléphonais... (RD, Pp.118, 122, 123).

Il est également nécessaire pour notre analyse de préciser qu'à ce stade de la narration, l'auteur a choisi, comme pour faire une exception et renforcer l'action, de rompre avec le style employé jusque-là (qui privilégiait le monologue) et d'adopter le dialogue pour décrire les conditions dans lesquelles il eut des nouvelles de Daoud. Cette rupture dans le style se limite à quatre pages dans le texte. Sansal reprendra son monologue sans discontinuer jusqu'à l'épilogue.

« Au Lutetia, donc, quelque chose a fait tilt.

« Vous voulez sans doute parler de M. David Kadri... »

« David !? Mon Dieu... euh... Oui, pardon, c'est ça, M. Kadri... David.

- Mais, cher monsieur, il nous a quittés il y a... quelque temps.

- Quitté ?

- Oui, il était malade depuis... trois ans, je dirais. Ce fut un choc pour le personnel de l'hôtel d'apprendre son décès, il travaillait au Lutetia depuis... » (RD, p.188).

La quête de Yazid, ou plus exactement du « Je », ne reprend, par la suite, que dans la deuxième partie du roman. L'aboutissement de cette quête est incarné par le prénom de la mère biologique : Farroudja. Yazid ira la retrouver à Belcourt et l'accompagnera comme il l'avait fait avec sa première maman, jusqu'à ce qu'elle décède.

Et ainsi toute la semaine, jour après jour, j'ai écouté Farroudja. Je faisais les courses, achetant au passage autant de bonbons qu'elle pouvait en manger, jegarnissais le buffet, je l'aidais dans le ménage qui se réduisait à rien dans ses neuf mètres carrés habitables, secouais la natte, vidais le pot, rangeais la vaisselle sur l'écoinçon qu'un jour je lui avais fabriqué avec deux planches pour gagner de la place au sol, remplissais le jerricane à la fontaine du marché aux légumes, puis je la mettais dans une situation de confort qui pousse à la confiance,

j'arrangeais son coussin, je lui préparais du café brûlant et sucré comme elle aimait et je m'asseyais à côté d'elle... (RD, p.172).

Quand j'étais arrivé à l'hôpital Mustapha (c'était encore l'aube), je savais que Farroudja était morte...je me suis mis dans la queue et, en avançant un pas après l'autre, je me remémorais les formalités à accomplir auprès de la mairie, du cimetière, des laveurs de morts, des fossoyeurs, des récitants, que j'avais bien étudiées du temps où maman se mourait jour après jour. (RD, p.179).

Des paragraphes et illustrations précédentes, nous pouvons conclure que l'action qui caractérise l'autofiction est presque toujours décalée dans le temps. L'autofiction se reconnaît aussi par une relative économie d'action que l'auteur compense par un lexique riche et imagé.

3-2-Le « Je » dans l'expression de la psychologie du personnage

Dans l'analyse littéraire de tout personnage, l'élément psychologique est incontournable¹¹. La description du caractère, de la personnalité, des sentiments de ce personnage donne sens à l'histoire, une consistance narrative au roman et une réalité proprement humaine au héros, à l'anti héros...

Le « Je » où se confondent personnage, narrateur et auteur, lorsqu'il intervient avec plus ou moins de force dans le roman, conforte l'idée d'un environnement psychologique dépassant l'idée de l'intime ou la notion de psychologie stricto sensu.

Je définis l'autofiction stricte comme un art engagé (transformation esthétique de sa propre vie par l'écriture, l'art) d'un Je assumé (homonymie entre auteur/narrateur/protagoniste, anonyme ou pseudonyme assuré) témoignant, dans un pacte de vérité post-freudien, d'un Être dans sa fragmentation individuelle (psychè), universelle (historico-sociétal) et son rapport à l'autre. 12

En ouverture du texte, le personnage livre ses impressions et ses sentiments sur sa propre existence où il admet plus d'un monde pour une seule et même vie et que l'un de ses mondes a disparu ainsi que son souvenir. Il est dans l'émotion, sa maman est en fin de vie et il l'emmène à Paris dans un hôpital pour les soins qu'il en attend et pour qu'il puisse permettre à ses frères et sœurs de voir leur mère, peut-être pour la dernière fois.

Aîné de la fratrie, Yazid se confie à travers un « je » omniprésent et révèle l'extrême attachement qu'il a pour sa mère et cet amour responsable qu'il ressent pour le reste de sa

¹¹MICHEL, Erman, , « *Poétique du personnage de roman* », op.cit, p.40.

¹²ISABELLE, Grell, /Autofiction, coll. 128, Armand Colin <http://www.armand-colin.com/lautofiction-9782200289737> , consulté le 10/10 / 2022 à 9 :00.

famille. Nous retrouverons cet amour filial, non peu exprimé, en filigrane jusque dans les détails fictionnels.

Yazid est un solitaire. Il agit et réagit comme tel : solitaire par la force des choses, solitaire dans la multitude surtout qu'il n'a pas à se plaindre de n'avoir pas toute une famille, un clan dans son monde. Il est célibataire et ne semble pas vouloir changer, n'ayant pas de vie privée proprement dite. Il aura vécu pour sa maman une tranche de vie qui a rendu difficile toute autre perspective personnelle :

« J'ai eu envie de m'allonger à côté d'elle et de partir moi aussi. »
(RD, p.10)

« Alors, j'ai aimé mes frères et mes sœurs d'un amour de forçat, si fort que j'en ai oublié de vivre » (RD, p.19).

La solitude est assumée, même à peine acceptable. Il s'en plaint à demi-mot, comme il le fait à l'endroit de ses frères et sœurs qui ont tous quitté le pays sans jamais penser à y retourner. Il a ainsi du mal à réaliser que la mort de sa mère est une opportunité pour réunir les siens, le temps d'un adieu.

Nous constatons que la situation de Yazid est due à sa tendance à se détourner de sa propre vie. Ainsi choisit-il de se tourner vers son passé plutôt que d'envisager son avenir. Ce choix s'impose à Yazid inéluctablement car il ne conçoit pas l'avenir sans un passé assumé. L'auteur en fait la démonstration en opérant un changement typographique dans la transition entre deux pages et en faisant suivre une phrase par une suivante en italique, autrement essentielle.

Je me disais aussi que c'était le signe que la solitude me pesait. Ou qu'un autre appel s'était déclenché dans ma tête... Un rendez-vous fixé de très longue date (RD, p.19-20).

De retour à Alger, il ressent ce vide, son temps ayant été investi dans le soin apporté à autrui : « *C'est un monde bien cruel que celui des apothicaires, ils ont une façon de soigner les pauvres gens qui revient à leur ôter la vie.* » (RD, p.21).

Enfin, dès le début du texte, la raison de vivre du personnage est révélée, véhémence. Elle est visible dans l'émotion et les mots qui l'accompagnent (déclat, ému, chair de poule, intuition, pèlerinage, vie transformée) « *Le temps de déterrer les morts et de les regarder en face était bien arrivé...* » (RD, p.22).

Ce qui est important dans la psychologie de Yazid, c'est que le regard vers le passé est vécu paradoxalement comme une prise de conscience déterminante dans sa vie et son avenir.

Pourtant, Yazid ne semble pas être la proie d'une confusion mentale ou autre. Il sait ce qu'il fait. Ce paradoxe apparent crée, autant de gêne par rapport à son besoin de liberté, de détachement qu'il conçoit parfaitement chez ses frères et sœurs que de frustrations suscitées par un sentiment diffus de honte. Ainsi, un bref regard sur la répétition des mots liberté et honte nous indique le poids que prennent ces mots dans la psychologie du personnage (liberté 20x, honte 37x)

Si le mot liberté est utilisé dans un contexte sociétal plus que personnel (nous aborderons cet aspect dans le troisième chapitre), le mot honte, révèle la réalité d'une condition familiale passée où ce sentiment est toujours un tribut à payer par rapport à ce que l'activité familiale assure comme aisance matérielle et le statut de respectabilité que cette aisance permet. Ce sentiment se trouve double puisque Yazid, enfant naturel, adopté, pupille¹³, a fait les frais de la dite condition où le chef du clan Kadri (Djedda) se trouve être à la tête d'un des plus grands commerces de la chair au monde.

Tu es comme nous tous, une pupille, tu es né là-bas, dans la grande maison, la citadelle, alors fais-nous pas ton fier ! » Je ne comprenais pas. Elle n'avait pas le droit. Je le dirais à maman. Je lui ai tourné le dos et j'ai pleuré. Quelque chose me faisait mal, me poussait à me mettre en boule comme un chien. Plus tard je lui donnerais un nom : la honte. Au cours de la nuit, je me suis réveillé en catastrophe, le corps en fièvre, la gorge sèche. Une question me vrillait la tête. C'est quoi, la grande maison, c'est quoi, un bordel ? » Je n'y avais jamais mis les pieds, c'était interdit, je l'ai toujours su, et puis entre la maison de Djéda et la grande maison il y avait une porte en fer (RD, p.48).

(Elle, est Faiza, pupille qui lui révèle sa condition d'enfant naturel). Aux prises avec le souvenir de ce milieu familial, il agit et réfléchit comme une boule de sentiments, en écorché-vif, mais en être également, résilient, dénué d'agressivité, pacifique, voire complaisant. :

Quel choc. Je ne saurais démêler l'écheveau des sentiments qui m'avaient assailli : surprise, joie, bonheur, admiration béate, peur, crainte, honte, envie, curiosité morbide. J'en tremblais, je bafouillais. Comme jadis, elle me regardait de haut, j'étais une patate pourrie. (RD, p.102).

Le profil psychologique du personnage révèle un nombre appréciable de qualités qui tranchent avec la violence du milieu social et le déséquilibre des deux mondes dans lesquelles

¹³ La pupille est l'orifice centrale de l'iris de l'œil (*dictionnaire Le petit Larousse illustré, Ed. Larousse, Paris, 2009, p.835*). Dans Les pays d'expression arabe, ou même amazighe, une chère personne est souvent qualifiée de pupille.

il a vécu jusqu'au terme de sa jeunesse. Nous avons donc, d'une part un univers douteux mais réellement nanti dont il pouvait hériter et d'autre part un univers très pauvre à la limite du dénuement où il s'est retrouvé encore très jeune et dans un état de solitude, de tristesse, un sentiment d'illégitimité et de honte le paralysait : « *J'étais l'enfant du néant et de la tromperie, je devais me sentir bien seul et triste. Et écrasé par la honte, comme je l'ai été tout au long de ma vie* ». (RD, p.79)

Ainsi, Yazid est connu aussi pour être l'héritier d'une fortune colossale, le legs de sa grand-mère adoptive Djéda. Par la répétition du mot héritier dans le texte (14x) nous avons remarqué que le plus souvent, il est employé, sauf dans deux cas, pour désigner son supposé défunt père plutôt que pour le désigner lui-même.

Mon père rentrait d'Alger avec sa mère. En plus d'être son fils et son héritier, il était son chauffeur...mon père, le prince héritier... Elle s'assurait un héritier de son sang sans avoir à le concevoir. (RD, Pp.34, 36,40)

Plus tard, je comprendrais le pourquoi du branle-bas : j'étais l'héritier, elle me voulait à côté d'elle, sous bonne garde. Je n'étais plus un enfant comme les autres. Tout assommée et meurtrie qu'elle était, Djéda tenait bien la bride de l'empire. (RD, p.43).

Promis à être à la tête de tout un empire, Yazid a préféré rejoindre ce qu'il prenait pour sa vraie famille et partager leurs peines et souffrances. Un trait de personnalité qui ne laisse pas indifférent et une qualité indéniable qui s'ajoute à l'amour filial, le désintéressement. S'il n'a jamais fait montre d'ambition (les neuf répétitions du mot ambition ne le concernent pas), cela ne revient donc pas à une mollesse d'esprit mais à un choix quasi instinctif du lien du sang.

Yazid nous apprend tout de lui. Par le truchement du « Je », il se livre comme une personne non sédentaire mais parfaitement ouverte sur le monde, avec peu de préjugés, démontrant d'une culture occidentale peu encline à adopter des mœurs qui n'auront pas figuré l'Algérie de sa jeunesse, méditerranéenne, indifférente à la chose religieuse, respectueuse des différences. Cela transparait notamment dans le passage où il apprend le décès de son frère Daoud, devenu David, atteint du Sida et homosexuel : « *Daoud était homosexuel... Je suis désolé de vous le dire abruptement. Je pense que vous ne le saviez pas...* » (RD, p.133)

« *À vrai dire, il ne m'apprenait rien sur l'homosexualité de Daoud, je le savais.* » (RD, p.134)

Qui est Yazid ? Notre analyse, en ambitionnant d'être le plus exhaustive possible, ne peut reprendre tous les détails du personnage, ce serait réécrire, ligne par ligne l'ensemble du texte car le corpus étudié n'est en définitive qu'une révélation du Moi qui n'est à son tour que le produit de son énonciation.

6- Le personnage Djéda

« Une figure domine cette histoire : celle de Lalla Sadia, dite Djéda, toute puissante grand-mère... »

La lecture de cette phrase en quatrième de couverture peut faire croire que le roman a pour principaux personnages Yazid et Sadia... Or ce n'est pas aussi simple et tout lecteur est en droit de penser que Djéda n'est pas un personnage à part entière, dans le sens de protagoniste et qu'elle resterait dans le meilleur des cas une figure du passé.

Lors d'une interview accordée à RFI, Boualem Sansal, évoque Djéda en affirmant :

Djéda n'est pas une vraie maquerelle .Djéda était le chef d'une tribu très honorable qui a une histoire exceptionnelle .c'est extraordinaire comme beaucoup de tribus en Afrique du Nord, qui ont fait la guerre contre l'invasion française, avec des héros, des légendes etc.Et à 18 ans, cette femme hérite de sa tribu au décès de son père et donc devient chef de tribu .14

Cette puissante femme, appelée aussi Sadia, son vrai prénom, est également surnommée Lalla¹⁵. Héritière à dix-huit ans d'un clan tribal ne comptant pas de successeur mâle, elle eut le génie d'accroître la puissance de sa tribu au moment où, en Algérie, toutes les autres connaissent un déclin par le fait de la colonisation française. Djéda possède énormément de biens en bâtissant son règne sur la prostitution. Ce génie est décrit dans ses détails dont nous retiendrons ce passage révélateur :

Lalla Sadia restitua au clan sa puissance et sa fierté et cela ne lui prit que quelques années. Elle ne fonda pas son règne sur la force du sabre et du fusil, ce temps était révolu, mais sur le commerce et la diplomatie. Un commerce qui aura son compartiment noir, honteux d'abord puis banal, une affaire marginale qui évoluera pour devenir après la Première Guerre mondiale l'activité principale du clan. La prostitution en maison de tolérance venait d'avoir ses lois qui l'organisaient, la protégeaient, elle entraînait officiellement dans l'économie du pays. Lalla Sadia avait vu juste, l'évolution des choses

¹⁴ <https://www.rfi.fr/fr/france/20110922-rue-darwin-vie-presque-tronquee-boualem-sansal> consulté le 17/09/2022 à 19:00

¹⁵ D'après le narrateur, « lalla » signifie une noble maîtresse. C'est une appellation qui indique aussi l'appartenance à une famille maraboutique.

sous l'empire de la colonisation fera que ce commerce connaîtra un immense développement. Elle en sera la reine, le symbole absolu. (RD, p.41).

Tout le monde la craignait et avait peur d'elle, en revanche elle était aussi aimée et admirée, une gentille femme qui prenait soin de tous les « *pupilles* » de la « grande maison » : « *une femme avec un grand cœur* » (RD, p.78)

Nous avons peur d'elle comme du diable et nous l'admirons comme on admire les héros de légende, et entre les deux je crois que nous l'aimions, nous nous sentions si forts sous son aile, invincibles et éternels, si gâtés par son pouvoir. (Pp.275.276)

Djéda signifie grand-mère, cette femme au grand pouvoir est décrite comme étant une figure puissante mais aussi respectée : « *Elle avait ce pouvoir unique et fascinant comme elle voulait, elle donnait la vie à l'un, la retirait à d'autres, selon son désir* » (RD, p.276)

Elle était le pouvoir, elle voulait autour d'elle un peuple soumis .Djéda se trouve donc à la tête d'une grande tribu et dans des conditions misérables, et comme cette dernière n'a plus de ressources économiques lui permettant de survivre face à cette misère, la nouvelle cheffe recourt au commerce de la chair. Elle monte alors sa première maison close au village de Bordj Dakir, puis une deuxième, une troisième, puis d'autres au Maroc, en Tunisie, en France, etc. Jusqu'à ce qu'elle devienne la tenancière du pus grand réseau mondial de prostitution.¹⁶

Cette femme est née pour le pouvoir, elle est un autocrate, des hommes au pouvoir immense ont su la respecter, l'admirer et baisser le regard devant elle :

Et bien des hommes qui détenaient des pouvoirs exorbitants ont baissé le regard devant elle, des généraux français, des colonels algériens et des caïds à la noix .J'ai vu, après l'indépendance comment des hommes qui s'étaient arrogé des pouvoirs surhumains, tels Ben Bella l'Algérien et Nasser l'Égyptien, se sont un jour tenus devant elle comme des enfants respectueux et admiratifs. (RD, p. 65)

Une femme très riche qui invitaient les généraux français à sa table, ils l'a considérait comme étant un personnage important tout le monde voulait sympathiser avec elle :

Elle couronna son œuvre en recevant chez elle, sous l'œil des caméras, le président Ben Bella et son grand invité le président égyptien Gamal Abdel Nasser, deux grands héros devant l'Éternel. (RD p.164)

¹⁶ Vidéo de Boualem Sansal à Luxembourg, le 05 mars 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=9jKjmQptmjY> consultée le 20/09/2022 à 21 : 29.

Grâce à son pouvoir financier, elle avait le contrôle des choses, une capacité de corruption. Djéda avait tissé des liens forts avec les européens malgré le fait qu'elle a été touchée par l'indépendance, car l'état lui a enlevé tous ses biens « *ils n'avaient pas bouclé leur premier semestre de vie que le monde de Djéda a été pulvérisé par l'indépendance et le rouleau compresseur de la révolution.* »(RD, p207). Cela ne l'a pas empêché de continuer à nouer des liens avec les grands maîtres, elle avait de bonnes relations avec eux : « *elle comptait dans tous les échiquiers de la haute société indigène et coloniale.* »(RD, p.57). Cependant, avec les moudjahidines elle n'a pas eu un lien fort, elle a même reçu des menaces de leur part maintes fois : « *Djéda a reçu des menaces les moudjahidines l'ont déclaré grande ennemie des musulmans et de l'islam* » (RD, p.104).

Lalla Sadia, était une femme très mystérieuse et étrange ; en effet son caractère est paradoxal : le bien /le mal « *Djéda a tout fait pour le sauver (le petit Mami), elle a remué ciel et terre* » (RD, p.162), le sacré / le profane « *Djéda était une sainte femme, le chef d'une honorable tribu, c'était la hadja qui tenait la grande maison, la citadelle, c'était elle l'horrible tenancière, l'infâme maquerelle* » (RD, p65).

Tout cela montre l'image insaisissable de cette femme mystérieuse, qui s'adapte, au gré des situations et de ses intérêts. Cette femme est le symbole par excellence, de sa patrie, de l'Algérie avec ses différents aspects contradictoires.¹⁷

Dans sa propre histoire, le narrateur raconte donc l'histoire de Lalla Sadia, laquelle comme nous l'avons dit bien avant constitue la genèse qui a déterminé le destin du clan Kadri, jusqu'à sa dernière descendance sur lequel veille Faïza, l'héritière à défaut de Lalla Sadia.

Tout dans cette histoire porte la marque indélébile de la matriarche même si, au fil du temps, Yazid aura été le seul à échapper à la volonté de cette grand-mère omnipotente.

Le nom « Djéda », sans compter les autres noms identifiant, est répété 284 fois dans la narration, ce qui démontre la place qu'occupe ce personnage dans l'intrigue et la puissance rare que celle-ci lui prête.

Elle était le chef craint et vénéré du clan des Kadri, un clan ancien et respecté qui s'enracinait dans plusieurs territoires d'Algérie et du Maroc et comptait de solides implantations en France, à Paris, Vichy, Marseille, Nice. C'était la partie visible de l'iceberg, plus tard je découvrirais que le patrimoine s'étendait à perte de vue... (RD, p.39)

¹⁷ Vidéo Boualem Sansal à Luxembourg, le 05 mars 2013, op. cit.

Le quartier général de cette puissante dame était sa maison qui centralisait toutes les décisions et activités menées autour, dans un esprit autarcique, presque autosuffisant. Elle gérait les affaires de la tribu qui était sa propriété avec un pragmatisme qui ne laissait aucune place au moindre relâchement. Cette façon de faire allait jusqu'à ignorer la chose religieuse : « *Djéda ne voulait pas de religion chez elle, elle en monopolisait l'exercice. « C'est assez que mes gens croient en Dieu, davantage ça rend fainéant et querelleur »* (RD, p.42).

Autre particularité distinguant cette femme, elle adoptait un grand nombre d'enfants « pupilles », garçons et filles qui constituaient un prolongement de sa propre famille et étaient destinés à devenir la relève fidèle de ses serviteurs. Plus que de leur assurer pitance, elle pourvoyait à leur éducation et à leur formation dans les écoles les plus prestigieuses du monde.

Aucune description physique n'est faite de la personne, sauf qu'elle a « *le visage en forme de couteau* » (RD, p.76), qui confirme son côté cruel, s'appropriant tout ce qui tourne autour d'elle. Cette omnipotence s'exprimait jusque dans les fondements humains. Ainsi, Kader, n'est pas son fils mais celui de sa sœur et le fils de Kader (Yazid) n'est pas son petit-fils.

Bien qu'elle soit de faible constitution et « hyper hypocondriaque », Djéda n'avait aucun mal à régenter son monde. Elle aura eu une vie longue où elle put prévoir tous les contrecoups de l'histoire : « *... elle avait anticipé le déferlement de justice et de rapine que l'indépendance déclencherait. Ses biens les plus précieux se déployaient sous d'autres soleils* » (RD, p.77).

Cette figure dominant cette histoire, est décédée en 1964, en emportant avec elle un monde de secrets, elle est née dans le secret, vécue aussi dans le secret personne ne savait ce qu'elle manigançait, et puis elle est morte également dans des conditions mystérieuses : « *le mystère de sa mort n'a jamais été élucidé* » (RD, p.219). « *Avec Djéda rien n'a jamais été clair. Elle est morte comme elle a vécu, dans le mystère, l'intrigue et la violence* » (RD, p.295).

Nous ne pouvons clore l'analyse du personnage de Sadia sans évoquer la figure qui, très tôt s'est profilée dans son ombre et qui devait, sans surprise, tout hériter d'elle. Il s'agit de Faïza¹⁸ figurant en bonne place dans le déroulement de l'histoire. De pupille erratique et cruelle, elle se transforma au fil du temps et à la faveur d'une éducation parfaitement occidentale et bourgeoise.

¹⁸ Faiza est un prénom d'origine arabe, il désigne une personne victorieuse, gagnante ou triomphante

Enfin, nous nous devons d'ajouter que les péripéties liées aux personnages de Djéda et de Faïza sont décrites avec plus de détails que leur personnalité. Le narrateur laissant une zone d'ombre cultivant le mystère de ces êtres qui ont compté dans sa famille et son histoire personnelle.

...qui était Faïza, qui était Djéda, et tout le reste, ces choses incroyables dont ma tête débordait, car, une question en appelant une autre, on serait arrivés loin dans le mystère, or moi-même je n'avais pas réponse à ces question (RD, p.121)

Faiza, une Djéda modernisé, c'est la seule fille de « *la bande des resquilleurs* » (RD, p.100), qui a bien réussi sa vie et qui a pu gagner la confiance de Djéda. L'image présentée de Faiza dans le roman est celle d'une fille âgée entre dix à onze ans, c'est l'aînée de la bande des pupilles, elle est décrite comme une sorcière : « *une fille étique et pâlichonne mais infatigable et vive comme un singe, cynique et railleuse comme une sorcière* » (RD, p.73). Elle était très curieuse et très forte pour écouter, fouiner et tout comprendre.

Faiza, est la seule qui connaissait vraiment Djéda : « *La seule personne qui la connaissait vraiment est Faiza, elles étaient de la même pâte* » (RD, p.276). Djéda avait vu clair concernant Faiza, elle savait que derrière cette fillette se cachait une future jeune femme métrisant toutes les règles de bienséance .Faiza, savait énormément de choses sur « la grande maison » et sur la famille de Yazid et Djéda avait peur qu'elle puisse divulguer tous ses secrets cachés.

D'ailleurs, c'est Faiza qui a avoué à Yazid son terrible secret ; que son père Kader n'est pas son vrai père et que sa mère Karima n'est pas sa vraie mère, une réalité que Yazid avait du mal à croire et à accepter, c'est aussi grâce à elle que Yazid a pu voir sa mère biologique Ferroudja quand elle était venue supplier Djéda de lui rendre son enfant : « *c'est ta mère , la vraie , qui t'as mis au monde , elle travaille dans la grande maison , mais ne le dis à personne , Djéda nous ferait tuer* » (RD, p.77). Elle était celle par qui les vérités arrivent.

Faiza, était une jeune femme déterminée, elle organisait bien sa vie et rien ne pouvait l'arrêter et c'est cela qui a attiré l'attention de Djéda . Cette dernière décide alors de l'envoyer à Miliana chez sa richissime cousine pour préparer son collège, à la prochaine rentrée ainsi l'éloigner du village et de refaire son éducation . Puis en France, comme récompense et l'encourager à être une nouvelle Faiza, ayant une nouvelle éducation et une nouvelle vie :

[...] elle avait changé, elle ressemblait à une petite Française⁶⁰ racée, toute belle et mignonne, elle parlait un français dépourvu d'accent et de sous-entendus qui nous glissait sur l'oreille, nous n'y comprenions que pouic, elle se coiffât en bouclettes, portait des rubans de couleurs, se tenait droite comme un I, était astiquée comme une mariée. Et elle

lisait des livres ! Et quand elle s'asseyait, elle serrait les cuisses et tirait sa robe sur ses genoux, ce que nous n'avons jamais vu ! (RD, p98).

Faiza, a donc épousé la culture de l'Autre, celle du colonisateur français, elle est devenue une petite bourgeoise distinguée ne parlant que :

« *Le français de France*

Le français de français

Le français français »¹⁹

Elle a donc nié l'identité de son peuple et a embrassée les fondements de la civilisation occidentale ; ce que nous appelons « assimilation » : un nom féminin qui dérive du latin « assimilatio » et qui veut dire similitude, ressemblance ou comparaison.²⁰

Faiza, était très proche de Djéda, elle a même essayé de la réconcilier avec Yazid : « *Djéda sera tellement contente, tu es son fils, souviens-t-en ...Elle parle tout le temps de toiViens, s'il te plaît, donne-lui ce bonheur, elle est très malade, tu sais....* » (RD, p.157).

Devenant adulte, Faiza est désormais une femme plus forte, plus belle et brillante, qui a du courage et beaucoup de volonté, elle prenait soin de tout son entourage comme le faisait Djéda, elle a également essayé de construire sa propre fortune comme l'a fait Djéda.

Faiza, occupe une grande place dans le roman, avec sa vivacité, son intelligence elle a pu dépasser ce statut de « pupille » pour devenir, la femme pouvoir comme Djéda l'avait été et juste après la mort de cette dernière la gestion de ses biens revenait à Faiza.

Elle incarne également l'image de la femme moderne instruite , brillante : « *Elle était à la tête d'une immense fortune...en Suisse , en Belgique , au Maroc , en Algérie ...* » (RD, p214).Faiza est aussi l'exemple de l'aliénation ,d'assimilation des Algériens pendant la colonisation et même après l'indépendance , mais pas que cela , elle est aussi l'exemple de la femme algérienne indépendante ,qui a pu se libérer , s'envoler et avoir une place dans la société moderne .

¹⁹LEON-GONTRON, Damas, , Hoquet, Pigments, Paris, Ed.Guy levis Mano, 1937. En ligne sur <http://francais.agonia.net/index.php/poetry/1779512/HOQUET> consulté le 12/10/2022 à 18 :00.

²⁰ Le dictionnaire La Toupie. En ligne sur <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Assimilation.htm> consulté le 19/09/2022 à 9:00.

Chapitre II :

Les espaces emblématiques

1- La maison close : la perte de soi

Dans notre étude, la question de la prostitution et particulièrement des maisons closes, s'impose tant elle parcourt tout le récit et lui donne sens. «*La prostitution est une source de fantasme qui, malgré son illégalité, a toujours occupé une place importante dans les arts en général et la littérature en particulier, et ce depuis l'Antiquité* »¹. La narration nous offre une vision détaillée des circonstances qui ont fait qu'une honorable tribu (les Kadri) enracinée dans le Maghreb soit réduite à vivre du commerce du sexe. Cependant, elle ne nous dit pas comment ce changement s'est opéré dans les mœurs connues pour être puritaines dans une telle région campagnarde.

Dans notre recherche, cela nous a conduits à nous interroger d'abord sur la réalité d'une telle tribu, est-elle fictive contrairement à ce que nous laisse penser le caractère fortement autobiographique de *Rue Darwin* ? Est-ce que le nom de la tribu ou du clan Kadri, tel que présenté est authentique ? Sans avoir la prétention d'envisager une réponse à une question appartenant aux historiens, ceci aura le mérite de donner une consistance plus ou moins réelle à la question de la perte de soi, surtout qu'elle engage, là, toute une communauté et non un simple individu. Ce faisant, il s'agit de situer socio-géographiquement le lieu, ne serait-ce qu'approximativement de cet espace emblématique qu'est la maison close, au-delà de la représentation simplement théorique, d'autant plus que de cette institution « mère » (maison de tolérance) est, selon le narrateur, le point de départ de centaines d'autres, essaimées à travers tout le Maghreb et même en France.

Si le lieu de naissance de l'auteur est une indication importante pour délimiter le lieu, le nom Sansal ou Kadri ne semble pas avoir les références qu'on pouvait en attendre (les noms des tribus de la région ne comprennent ni l'un ni l'autre). La seule indication trouvée est celle par laquelle nous pouvons établir un rapport entre « Kadri », la confrérie de la Kadiria et le col où se situe la « koubba » de sidi Abdelkader dans la région.

Dans le cas d'étude qui nous concerne, la perte de soi, qui prend toute sa signification dans le phénomène de la prostitution et des maisons closes est à envisager à un double niveau : celui collectif, social ou sociétal et celui individuel personnel. Dans les deux cas, *Rue Darwin* nous fournit des détails éloquentes.

¹Macha, Séry, La prostitution à travers les arts : La littérature (Chapitre 5), in *Le Monde*. Fr. En ligne sur http://www.lemonde.fr/livres/article/2013/12/03/la-prostitution-a-travers-les-arts-la-litterature-chapitre-5_3524765_3260.html , consulté le 15/08 /2022 à 15 :00.

Chez la communauté paysanne, l'apparition de la maison close crée certainement un profond malaise général qui fait taire cependant la question de la nécessité. Il s'agit en somme d'une monstruosité économique venue pallier aux effets de la colonisation : expropriation des terres, paupérisation des autochtones au profit des colons et autres fonctionnaires européens. Cela est vécu comme une malédiction heureuse, la colonisation, ses mœurs, ses lois créant d'autres opportunités, condamnables moralement mais légalement permises :

Nous sommes au tournant de 1900, le début d'un siècle nouveau, le dernier selon une certaine prophétie, il y avait de l'urgence dans l'air, d'immenses angoisses planaient sur le monde, et il semblait qu'en Algérie les temps glorieux des tribus étaient bel et bien révolus. Leur déchéance datait en vérité d'un bon demi-siècle, elle fut historiquement constatée lors de la reddition de l'émir Abdel-Kader en 1847 et de son exil hors du pays. La colonisation allait les laminer... Un commerce qui aura son compartiment noir, honteux d'abord puis banal, une affaire marginale qui évoluera pour devenir après la Première Guerre mondiale l'activité principale du clan. La prostitution en maison de tolérance venait d'avoir ses lois qui l'organisaient, la protégeaient, elle entrait officiellement dans l'économie du pays (RD, Pp.40, 41).

Est-ce à dire que la prostitution et ces lieux communs n'existaient pas avant la colonisation française ? tout porte à croire que non :

...jusqu'à la colonisation de l'Algérie qui débute en 1830, il y avait peu de prostituées stricto sensu parce qu'il existait d'autres modes, licites, de régulation de la sexualité masculine. D'abord la polygamie, qui permettait d'épouser quatre femmes, ensuite le concubinage légal (souvent avec une esclave qui pouvait être ensuite affranchie en particulier si elle donnait naissance à un héritier mâle), et enfin la courtisanerie traditionnelle, notamment en milieu urbain. ²

Quant à la prostitution proprement dite, elle était interdite par la loi religieuse ³. Si les courtisanes existaient bien à l'époque ottomane, leur statut était très différent. Nombre d'entre elles étaient musiciennes ou poètes, ce qui leur permettait de contribuer à la vie sociale et culturelle de leur société. Après 1830, la courtisane devient simple prostituée. Par ailleurs, les autorités françaises mettent en place de nouveaux espaces et modalités de contrôle des « filles soumises ». Le bordel et le quartier réservé, jusque-là inconnus en Algérie, apparaissent dans une majorité de villes algériennes tandis que médecins et police des

² CHRISTELLE, Taraud, La prostitution coloniale Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962), Paris, Ed Payot, 2003, p148.

³ Ibid. p.150.

*mœurs élaborent des règles rigoureuses visant à discipliner ces filles dont la sexualité et le mode de vie sont considérés comme dangereux.*⁴

Le colonialisme français a donc fait subir à la société indigène les pires pratiques, qui vont à l'encontre des valeurs et des traditions ancestrales.

A l'autre niveau, le roman de Boualem Sansal a le mérite de restituer l'atmosphère malsaine de tels lieux et de toucher du doigt les malheurs et drames qui en sont engendrés.

Autant, la famille de Yazid est fortunée, à l'abri de tous les besoins, autant elle se trouve touchée au plus profond de sa chair. Ainsi, Karima, la maman et Ferroudja, la mère biologique auront connu et subi les affres de l'enfermement, de l'exploitation et de la soumission physique. Plus que ça, un tableau est dressé des conditions sanitaires de ces femmes exposées à toutes les maladies vénériennes connues et condamnées à en mourir :

Les maladies courantes, les vénériennes qui dévorent les chattes de l'intérieur, la syphilis, la blennorragie, la lèpre suppurante, l'herpès, les vers à crochet genre sangsues, la petite vermine genre poux et punaises qui viennent se loger dans les replis du boyau ; ensuite, que les filles arrivaient souvent à la grande maison avec déjà une bête dans la cachette. La plupart sortaient de l'arrière-pays, crottées, échevelées, fuyant le couteau d'on ne sait quels assassins familiaux lancés à leur poursuite. Elles avaient seize ans, dix-sept ans, mais on disait dix-huit, vingt, l'âge légal, elles avaient les seins et les fesses encore drus et l'haleine sure, elles n'avaient pas résisté aux caresses, aux promesses, aux petits cadeaux, quoi d'autre, ou alors elles avaient été violées. Elles se jetaient sur la porte de la citadelle, criant désespérément « au secours ! au secours ! ...Elles étaient sauvées des leurs et du tapin de misère, les voilà sous la protection du code de commerce et des hommes de main de Djéda (RD, Pp.57, 58)

2- Le village et le quartier de la Capitale - l'univers social –

2-1 Le village

Le village décrit par Boualem Sansal a un nom : Bordj Dakir. Il se situe au cœur de l'Ouarsenis, à trois cents kilomètres d'Alger, pratiquement absent des cartes de géographie du pays. Il a le climat des montagnes, rude, très froid en hiver.

Ses habitants sont décrits comme macérant dans l'ennui et l'étroitesse. C'est un village un peu comme tous ceux du monde, austère et pudibond. Cela n'empêche pas qu'il ait son histoire propre, flanqué d'un quartier dit espagnol parce qu'ayant été le refuge d'un Hidalgo

⁴AURELIE, Perrier, , <https://www.ottomanhistorypodcast.com/2016/10/la-prostitution.html> consulté le 20/11/2022 à 14 :00.

qui aurait échappé aux corsaires de Barberousse et, qu'à la faveur de la colonisation, compte dans ses rangs des gens principalement d'origine européenne. Le lieu et ses terres étant trop pauvres pour mériter de tels résidents.

Comme la plupart des villages du pays, Bordj-Dakir est intimement lié à un clan situé dans les riches plaines du Chélif. Ce village est organisé en véritable phalanstère, en communauté donc mais ne tirant pas son origine de quelque « boqua » lieu de ralliement saint, maraboutique, avec son emblème religieux comme il peut s'en trouver dans cette région d'Algérie.

Le village est également décrit comme un lieu relativement isolé qui se tient à l'écart des affaires du monde et que si celles-ci l'atteignent c'est toujours très tardivement qu'elles le font. Ainsi en est-il de l'occupation française et de la guerre d'Algérie intervenue plus d'un siècle plus tard.

Le village est l'image de ses villageois qui sont décrits sans complaisance :

Au village, il régnait une ambiance de poulailler qui aurait été nuitamment visité par une meute d'on ne sait quoi, on caquetait, on parlait de vagabonds, de vandales, d'une épidémie de quelque chose, de fous échappés d'un asile, de moudjahidin descendus des montagnes... Les villages ne changent pas parce qu'une guerre est passée sur leurs corps, ils ne cèdent pas à la tentation de la nouveauté, au plaisir ou à la nécessité. (...) Ils ont appris à sentir le vent, à faire le dos rond, à chacun ils disent ce qu'il veut entendre et lui offrent de cœur spontané ce qu'ils n'ont pas eu le temps de dissimuler... des gens qui humaient l'air et faisaient le dos rond, des gens qui murmuraient dans les rues et d'autres, les mêmes, un autre jour, qui acclamaient le soleil sur la place centrale. Et s'il fallait offrir quelque chose au totem, un tribut ou des bras, ils chicanaient avec une harmonie et une patience telles que le gagnant perdait son temps et son argent. Jamais villageois nulle part n'a trahi les siens, chacun tient son rôle et veille à ce que le voisin joue sa partie à la bonne mesure. S'ils trahissent, ils le font ensemble, afin que personne ne souffre de quoi que ce soit, de ses remords ou du regard des autres, et s'ils se lèvent contre le seigneur, ils le font ensemble, pour que chacun à la fin ait la même part. Et après, d'une même plume, ils écrivent l'histoire et la scellent à la cire verte afin que tout rentre dans l'ordre... (RD, Pp.67-75).

Le village, est aussi un lieu qu'on quitte sans regrets pour rejoindre la grande ville, mais le paradoxe est que les villageois sont un « peuple » que le narrateur qualifie d'étrange et folklorique. Même Djéda ne cesse de reconstituer le village sur les hauteurs d'Alger.

2-2 Le quartier de la Capitale

Le mot acerbe, la dérision et l'autodérision n'ont jamais été aussi fort par la plume de Boualem Sansal que dans l'évocation de la sociologie d'Alger, en particulier ses quartiers populaires et populeux. Comme pour sa description du village, le tableau des quartiers entourant la rue Darwin est dressé sans complaisance aussi bien au temps de la colonisation qu'après l'indépendance.

Dès le début de la narration, le quartier est présenté comme un lieu où seuls les enfants trouvent leur bonheur, les gens âgés, eux, y souffrent et y meurent lamentablement. Belcourt y est décrit, c'est un lieu où la pauvreté n'est pas difficile à vivre et la familiarité une liberté jouissive. Chacun est affublé d'un surnom ou d'un sobriquet par lequel il est identifié.

La pauvreté y est palpable, elle devient identité, confondant les intimités, créant un sentiment de solidarité malgré tous les défauts qu'on peut trouver chez ses populations. La qualification de favela par le narrateur n'est pas gratuite, on y situe nombre de marques.

Tous pareils, ces pauvres, timides, veules, et taiseux comme des pierres avec ça, routiniers à tout crin, plus méfiants que milliardaires en leurs forteresses, ils n'aiment pas qu'on vienne rôder chez eux et les surprendre dans leur dénuement. L'étranger n'est pas le bienvenu. (RD, p.22).

Le quartier est un lieu extrêmement changeant, ne résistant que peu au temps.

L'enfant devenu adulte et séparé un temps de son quartier ne s'y reconnaît plus. Il y a une perte douloureuse des repères qui est autant évoquée chez Boualem Sansal que chez beaucoup d'autres auteurs. Ainsi, en sus de la division des quartiers en lieux prospères et lieux pauvres, au gré de l'histoire qui a changé la réalité économique des lieux urbains, l'idéologie semble avoir pesé de tout son poids dans le cas des quartiers populaires algériens et Belcourt n'y échappe pas suivant le témoignage que nous livre le roman. « *La liberté, si chère au peuple d'antan, y est un péché impardonnable. L'islam qui règne en maître jaloux et vindicatif le veut ainsi* » (RD, p.22).

Comme au village, le narrateur accorde à Belcourt le privilège d'avoir une histoire, celle d'avoir été le quartier de Camus, qui lui aussi venait d'un village inconnu : Mondovi (région de Annaba). Sans cela, dans les yeux de l'enfant belcourtois, ce serait un paradis malgré le dénuement, la promiscuité :

... le plus beau quartier du monde, un invraisemblable capharnaüm, une Babel des temps modernes qui pouvait accueillir tous les pauvres du

monde et leur donner assez à rêver... le quartier fonctionne comme un sanctuaire, une matrice douillette qui isole, protège, unit dans une même identité. On est de son quartier avant tout, frères et sœurs jusqu'à la mort (RD, p.52, 112).

Mais la subjectivité y est totale, le témoignage de l'un avec son lot d'impressions et d'émotions n'est pas forcément partagé par l'autre :

...on pouvait avoir habité le même nid et avoir des vues différentes. Je ne me reconnaissais pas dans leurs souvenirs...Comment auraient-ils su mon autre Belcourt, si vivant et cosmopolite, intime comme une merveilleuse amante (RD, Pp.112, 113).

Village ou quartier populaire, il y a une réalité générale à peu de choses près commune à la terre entière. Il s'agit d'îlots, souvent marginaux, relativement livrés à eux-mêmes. Le point commun est, suivant l'un ou l'autre cas, le fait d'en sortir, représente une ascension sociale. Ce n'est pas le cas de Yazid qui semble transcender, par une véritable confession, cette ambition. Lui, vit une autre quête, autrement personnelle, intime où la mémoire donne son sens entier à l'existence.

Chapitre III :

Rue Darwin, roman à message

Le thème du roman est double : il s'agit d'une part de la recherche de soi, dans une certaine psycho-généalogie si on emprunte le mot valise d'Anne Ancelin Schützenberger¹ et d'une attitude concentrant le rejet fait des bouleversements opérés dans la société algérienne par l'avènement ou l'intrusion de l'islamisme dans toutes les acceptions du terme.

La quête identitaire constitue l'essentiel du roman, sa raison d'être. Elle transparaît à travers tous les détails de la narration et la justifie.

Quant au second thème, nous savons qu'il est présent dans la thématique de l'ensemble de l'œuvre écrite jusque-là de Boualem Sansal. C'est, pour ainsi dire, son principal combat et c'est par là qu'il considère qu'il est dans un engagement en tant qu'écrivain.

1-La quête identitaire

Dans le cas algérien, tout à fait actuel, toute quête identitaire au niveau personnel, baigne dans une question identitaire interpellant la société entière. Entre le temps de la colonisation française et aujourd'hui, elle aura changé de forme mais continue de se poser avec acuité. Ainsi. Autant l'Algérien était en droit de s'interroger sur le ridicule de « nos ancêtres les Gaulois », autant il l'est par rapport à une identité arabe qui nie toute autre origine. Somme toute, c'est dans l'imaginaire de l'héritage historique et dans celui, familial, clanique que s'exprime ce thème à travers la littérature algérienne. Cela répond à ce qu'en théorie, est associé le besoin d'individuation à celui d'intégration.

Rarement utilisé au fil de la narration, le mot identité est surtout présent dans son sens commun. L'identité est synonyme de diversité. Chaque individu possède sa propre identité Amin Maalouf dit à ce propos : « *Mon identité, c'est ce qui fait que je ne suis identique à aucune autre personne.* »² L'identité est : « *un caractère permanent et fondamental d'un individu, d'un groupe, qui le singularise et qui fait sa personnalité.* »³ Nous retiendrons, cependant, ce paragraphe assez fort, formulé comme une pièce poétique où le terme donne son véritable sens à la quête de Yazid ; ce texte est lancé comme un avant-propos :

¹Psychothérapeute et auteur d'essais sur psycho-généalogie. Voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/Anne_Ancelin_Sch%C3%BCtzenberger

²Maalouf, Amin, « *Les identités meurtrières* », Ed.Grasset Fasquelle, 1998, p18.

³ Dictionnaire Larousse. <https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/identit%C3%A9/59715> consulté le 09/10/2022 à 11 :00.

Nous sommes faits de plusieurs vies.
Mais nous n'en connaissons qu'une.
Nous la vivons sur la scène de l'existence.
Elle est notre peau, notre identité officielle.
Mais les autres ?
Ah, il vaut mieux ne pas y toucher !
Elles se déroulent sur d'autres plans.
Ce sont nos vies cachées, nos identités secrètes,
Nos cauchemars.
Ce peut être un immense drame que de seulement y songer.
Se raconter est un suicide.
Les identités ne s'additionnent pas, elles se dominant,
Et se détruisent.
L'œuf, la larve et la chenille velue doivent mourir pour que le papillon
naisse
Et meure à son tour (RD, p.8).

Ici, la métaphore du papillon. Impose une existence, un accomplissement qui s'opère nécessairement par le phénomène de la métamorphose. Il exclut donc une lecture qui irait à l'inverse de l'idée de quête. La recherche de soi est conçue comme une évolution naturelle, normale de l'être, une transformation nécessaire qui interdit, au risque de mourir, toute cristallisation dans un état qui serait précédent.

Ce point de vue est confirmé dans le passage suivant :

Vivre serait donc cela, retrouver le sens premier dans l'errance et la quête... et l'espoir qu'au bout est le fameux paradis perdu, la paix simplement.
Je ne voulais pas m'interroger davantage, nous ne saurons jamais ce que serait notre vie si elle s'écrivait une fois pour toutes (RD, p.175).

En outre, la quête identitaire a pour finalité de restituer une image de soi érodée par le doute lié aux drames vécus, eux-mêmes souvent induits par les aberrations des histoires familiales accumulées au fil du temps.

Une simple recherche dans le texte sur le « soi » et son importance itérative, dévoile amplement la piètre image de soi cultivée par Yazid, et ce sentiment d'illégitimité nourri du passé :

... honte de soi... Vivre n'est que porter le deuil de soi... Et peut-être est-ce d'abord vers soi qu'il faut porter le regard. Le seul véritable inconnu c'est soi-même...la haine de soi et des autres (RD, Pp.11, 31, 33,53).

...Le sentiment d'illégitimité est totalitaire...Entre l'illégitimité et son impossible dépassement... (RD, p.53)

Dans *Rue Darwin*, la quête identitaire se confond avec celle d'un passé, d'une mémoire ensevelie dans l'oubli dans une volonté de l'assumer enfin et de la dépasser. Nous remarquerons cette évolution exprimée d'abord dans un refoulement volontaire du souvenir puis dans son invocation :

...mon intention était de gommer mon passé et de m'en inventer un autre, compatible avec ma nouvelle situation... on ne ressuscite pas ces choses, n'est-ce pas, hein ?... elles appartiennent au passé... (RD, Pp.29, 127).

Vivre c'est un peu cela, retrouver son passé et le revivre avec courage, ce que je n'ai pas su, pas osé faire... j'ai fini par n'être rien, un être trouble et inconsistant sans avenir parce que sans passé et coupé de son présent... (RD, Pp.147, 165).

La quête identitaire procède ainsi de l'histoire personnelle et la projection qu'on en fait dans son rapport à l'autre et à la société, nous constatons que ce rapport à l'autre et au groupe social est toujours présent. On s'identifie à travers les autres et on les identifie à soi. Tout s'élabore donc suivant les expériences vécues.

Nous avons vu que le choix du « Je » dans la narration est voulu pour refléter au mieux cette recherche d'identité qui transcende à la fois l'image idéalisée de soi et l'image dite de rôle qui se définit dans la reconnaissance sociale, en effet Yazid est privé d'identité sociale.

Dans son article sur la quête identitaire et conflits interpersonnels, Dominique Picard, précise à ce propos :

On n'aborde pas une situation, quelle qu'elle soit, sans y apporter tout un héritage qui s'est construit au fil de son histoire : sa personnalité, ses habitudes, ses modèles, ses valeurs. Sous cet aspect, le rôle de la culture est primordial, car la façon dont on s'est construit, les modèles auxquels on s'est identifié, les expériences relationnelles auxquelles on a été confronté sont eux-mêmes fortement imprégnés du contexte culturel dans lequel ils sont apparus... Les images, les rapports de places et les affects que nous avons vécus et intériorisés au cours de notre histoire (notamment dans notre enfance, au sein de la famille) s'extériorisent et s'actualisent dans les relations que nous instaurons par la suite. Cette actualisation, cependant, ne s'effectue pas forcément dans la simple reproduction (même si cela peut être le cas). Et, dans les faits, tout un jeu s'instaure, dans la conformité ou dans l'opposition, entre notre héritage familial, nos habitudes acquises et ce que nous voulons être... 4

⁴file:///C:/Users/lenovo/Downloads/CNX_089_0075.pdf consulté le 20/10/2022 à 13 :00.

2-Les effets sociaux de l'autoritarisme

Comme dans tous ses romans et autres écrits, Boualem Sansal a constamment dénoncé l'islamisme et ses méfaits causés dans la société algérienne. Dans *Rue Darwin*, cet engagement contre ce phénomène est exprimé avec force détails et images éloquentes.

Toutefois, la question du fondamentalisme religieux qui aura conquis l'ensemble de l'espace social algérien n'est pas le seul à être mis en cause. Toute la gouvernance du pays est pointée du doigt avec ses choix idéologiques, économiques, sociaux et culturels.

Ainsi, systématiquement, la narration dévoile un rejet aussi bien des décideurs que de leurs choix.

La forme romancée du texte n'enlève rien de l'aspect pamphlétaire qui le caractérise et dès le début du texte, le lecteur prend une idée immédiate de ce que la mauvaise gestion du pays a eu comme effets collatéraux. On y retrouve une situation où la famille algérienne est constituée de membres connaissant l'exil et la nécessité d'offrir à une maman une mort dans la dignité uniquement possible à l'extérieur du pays :

Et chacun a repris sa route, Karim est rentré à Marseille, Souad à San Francisco et Mounia à Montréal... Au pays, en Algérie, les choses sont ce qu'elles sont, brutales et incompréhensibles, on meurt comme on mourait dans les temps médiévaux, dans l'effroi et le grouillement de la misère. Je voulais lui éviter cela » (RD, Pp.12, 13).

Le secteur de la santé qui partout est un élément sensible dans l'estimation de l'état d'un pays et des conditions de vie de ses citoyens, est d'entrée de jeu mis à nu dans un lexique qui ne laisse aucun doute sur ce que pense l'auteur de la situation :

...nous attendaient le grabat grumeleux et pestilentiel dans un hôpital louche, la torture au jour le jour, les avanies, le vol de nos petites affaires, la pitance infectée, l'orviétan périmé et l'eau saumâtre, les fatigues lancinantes, incessantes, les attentes tartares dans les courants d'air en des endroits impossibles, des sous-sols interminables ou des annexes lointaines, puis l'estocade au cours d'une nuit de grand rôle, et la longue agonie dans le silence glacé jusqu'au matin gris, et encore la morgue sinistrée, poisseuse de sang tourné, et toujours, partout, un désordre radical, inhumain, des gens en nombre qui traînaient ou se bousculent pour être parmi les premiers servis, des badauds, des passants, des foules égarées, des vendeurs à la sauvette, des malades fourbus... (RD, Pp.13, 14).

Puis, un court tableau est dressé du quotidien fait de débrouille « de système D socialiste », de pénuries à supporter.

Tout au long de l'œuvre, c'est l'image de la pauvreté, du dénuement, de la misère qui fait leitmotiv, image encore plus assombrie par un islamisme occupant tous les espaces.

Le narrateur, qu'il nous donne une image de l'Algérie actuelle ou celle de l'indépendance fraîchement acquise, fait la démonstration que rien n'a changé dans le sens positif qu'on peut accorder. Bien au contraire, il nous donne la vision d'une misère qui a épaissi sous la houlette d'un pouvoir indigne :

Le nouveau gouvernement l'avait proclamé d'entrée, il ne s'était pas battu avec tant d'héroïsme contre le féroce colonialisme français et les armées coalisées de l'OTAN pour se retrouver à conduire un troupeau de bœufs écornés, il se voulait le directeur éclairé d'un peuple pur et fidèle à cent pour cent pour porter la révolution sur tous les fronts. Catastrophe, nous ne l'étions pas... il se disait que le gouvernement s'était accordé une vingtaine d'années, une petite génération, pour nous éliminer jusqu'au dernier et se doter d'un peuple nouveau... les gens se croyaient chez eux depuis l'Antiquité, on leur disait que non... On ramassait les gens dans la rue, les cagouleurs et les tontons macoutes sillonnaient la ville de jour et de nuit et ne faisaient pas le détail... le champ de ruines s'étendait à l'infini et déjà il avait des airs d'éternité écrasants. Le gouvernement avait réalisé son rêve pharaonien, nous étions tous morts et nos os blanchissaient au soleil (RD, Pp.65, 66).

Le jugement, ici, est sans appel, sévère, n'épargnant aucune phase de l'histoire de l'Algérie indépendante qui aurait vu, au-delà de l'armée française et des colons déboutés hors des frontières, l'institution de vainqueurs et de vaincus au sein même du peuple, une minorité ayant l'avantage de la légitimité sur une écrasante majorité. Le socialisme ne semblerait pas avoir aidé à ce qu'on a appelé une démocratie populaire. Le pouvoir serait quasi absolu et son abus serait dans l'ordre des choses.

Yazid devait vivre cette expérience dans sa propre famille, en témoin du passage d'un tenant du pouvoir à l'autre et des privilèges et des fortunes qui l'accompagnent. On fait main basse sur les biens d'autrui dans un fait accompli au nom d'une certaine légitimité et on épargne certains autres biens contre de l'argent ou services rendus :

Les biens que Djéda possédait au village et ailleurs avaient été nationalisés ou dérobés dès les premiers mois de l'indépendance... Elle était attendue, elle n'avait que des amis dans le gouvernement et la haute hiérarchie de l'armée comme de la police... Le vice de l'argent, c'est le cancer des révolutionnaires... Elle couronna son œuvre en recevant chez

elle, sous l'œil des caméras, le président Ben Bella et son royal invité le président égyptien Gamal AbdelNasser... Cela n'a pas empêché que le palais, officiellement propriété d'une fondation helvétique tout ce qu'il y a de clean, soit squatté par un jeune et brillant dignitaire. Un jour, il serait président de la République, sous le nom d'Abdelaziz Ier, il mettrait le cadastre à son nom et tout serait dit... ce jeune et brillant ministre qui plus tard serait élu président de la République sous le nom d'Abdelaziz Ier. La vieille femme aurait été assassinée dans son lit, étouffée avec son oreiller (RD, Pp.107, 108, 146,195).

Par cette tendance forte à la prédation qui est ici dénoncée, c'est tout le sens de l'engagement de l'auteur qui s'exprime dans ce roman. Il est évident que la réalité politique sous-tend ce besoin de Boualem Sansal d'écrire ce que beaucoup appellent la malédiction algérienne :

L'Algérie reste aujourd'hui l'un des rares pays où l'armée jouit officiellement d'une très forte légitimité historique. Depuis l'Indépendance en 1962, le discours officiel a fait un véritable dogme de la parfaite identité entre État, armée et peuple. Dès son intronisation par l'armée, en avril 1999, Abdelaziz Bouteflika a paradoxalement tenté de « civiliser » le pouvoir politique et d'écarter les militaires du champ politique. Il a finalement en partie réussi dans cette entreprise mais cela s'est fait au profit de la police politique, le DRS (Département du renseignement et de la sécurité), qui est parvenu à se redéployer horizontalement et verticalement au sein de la société et est devenue un État dans l'État, une institution indépendante, comme l'atteste l'élection présidentielle de 2004 et la campagne de lutte contre la corruption. 5

Dans ces lignes, le narrateur dresse, par la littérature, un portrait bien connu de la réalité politique algérienne telle que les oppositions sérieuses au pouvoir la représentent. Pouvoir kleptomane, prédateur, cynique, il répondrait à la définition de tout système dictatorial.

En effet, peu d'observateurs contestent le fait que les réformes du système politique algérien et ce depuis l'indépendance ont toujours été biaisés et dans le meilleur des cas, avortés.

⁵ Tlemçani, Rachid « *Algeria under Bouteflika : Civil Strife and National Réconciliation* », Carnegie Papers, n°7, janvier 2008.

Conclusion

Rue Darwin se distingue du reste de l'œuvre de Sansal comme de la plupart des fictions marquant la littérature francophone algérienne par son caractère autofictionnel, prêtant donc de l'autobiographie et du roman purement fictionnel et employant le « Je » dans une confusion volontaire entre auteur, narrateur et personnage principal.

Dans un tel procédé, Boualem Sansal aura suivi une démarche qui sert relativement la transmission d'un message authentique tout en le plaçant dans le confort d'un discours critique, voire subversif qui procède uniquement des impressions et des jugements personnels et qui dispense largement sa nature subjective.

Sixième enfant de cet auteur prolifique, cette œuvre ne sort pas de l'engagement constant pour une histoire algérienne débarrassée des scories idéologiques qui la minent et pour une société libre et libérée du joug islamiste, d'où son opposition au système politique.

En tant qu'autofiction, l'auteur place également son roman dans le débat intellectuel et spécialement de critique littéraire qui est toujours présent sur la scène universitaire, entre partisans et opposants de cette catégorie narrative. Il lui offre ainsi un potentiel d'études non négligeable. Outre ce fait, il est intéressant de confirmer la tendance de Sansal à détourner le « pacte autobiographique » selon l'appellation de Doubrovski au profit de sa thématique et pour en faire une thématique particularisée du reste des créations littéraires francophones contemporaines qui valorise au mieux son style. « Dispositif d'écriture ouvert à l'altérité. La pratique de la fragmentation et de la rupture, la manifestation inattendue de l'inconscient, la contradiction, le clivage, la dualité. »

Ainsi, dans l'étude consacrée à ce corpus, nous retenons le choix fondamental du récit de soi qui est présent avec plus ou moins de force dans les œuvres de Boualem Sansal. Un point focal qui sert une déconstruction patiente, mais non moins franche et insistante des mythes du pays, surtout dans l'après indépendance.

Nous aurons retenu, en tout premier lieu, la question de la prostitution inscrite au centre de l'intrigue et développée exclusivement sur la réalité des maisons closes durant et après la colonisation en tant que gigantesque entreprise lucrative menée avec la bénédiction étatique.

Autre question abordée, celle de l'hypocrisie révolutionnaire où une personne (Djéda dans l'histoire) passe, comme par magie, du statut de collaboratrice, amie de l'ennemi, à celui d'héroïne de la révolution et amie du peuple, recevant chez elle ses grands représentants.

La troisième question est celle de l'homosexualité qui se pose en termes d'intolérance et en tant que tabou persistant (on ne peut porter un nom musulman et être homosexuel).

Enfin, de manière accessoire, la question du fossé générationnel est posée de manière allusive (Hédi, le benjamin de la famille qui devient taliban).

Sur un autre plan, se dégage de notre lecture du texte, une série d'observations que nous pouvons résumer à travers notamment les notions d'image et d'estime de soi. Nous avons pu relever, à ce titre, une insistance particulière sur le sentiment de honte apparaissant à un double niveau, celui du personnage Yazid et celui lié au « bordel ».

Tout est contenu dans la narration qui met en perspective le personnage Yazid et qui justifie la part importante de la fiction de ce roman qui se veut comme autobiographique dans son fond. Le fait qu'il n'y ait de correspondance parfaite entre lui et l'auteur ne peut être sérieusement pris en compte que par rapport à l'effet recherché par Boualem Sansal sur son lectorat. Cette démarche n'est pas contenue exclusivement dans notre corpus, elle apparaît tout aussi bien dans les écrits précédents de l'écrivain.

Quant à la figure centrale de l'histoire incarnée par Sadia ou Djéda, on ne saurait lui donner une réalité intangible. La part de fiction couvre entièrement un tel personnage qui s'il a une quelconque réalité, ne signifie pas, pour autant qu'il soit lié à l'histoire familiale réelle de l'auteur. A notre sens, l'unique indice est contenu dans l'existence du château suisse qui appartiendrait à Bouteflika (Abdelaziz Premier). Il serait excessif de croire que Boualem Sansal ait inventé le lien de Djéda avec ledit château, uniquement pour évoquer cette affaire généreusement prise en charge par les médias et les réseaux sociaux. Il en est de même pour l'accusation à peine voilée d'élimination physique mentionnée dans le même contexte.

Par ailleurs, si le cadre temporel de l'histoire correspond fidèlement à la réalité historique et à celle actuelle, nous devons relativiser concernant la dimension spatiale où le village semble emprunter de la fiction tandis que la venelle rue Darwin dans le quartier Belcourt a une consistance réelle très forte.

Quelles perspectives, autres qu'une analyse générale du corpus, telle qu'il nous appartient de faire, pouvons-nous déceler à travers cette œuvre riche et complexe ?

Au niveau de la psychologie du personnage comprise dans les études faites du « moi », ce roman est à notre sens un exemple confortant le point de vue de Barthes suivant lequel l'être n'existe que par l'énonciation. Comme pour Robbe-Grillet, Sansal est dans une situation

d'écriture où s'impose l'écran de la fiction pour se révéler à lui-même. Le roman Rue Darwin s'offrirait comme cas d'étude très intéressant.

Ces sujets ne sauraient être exhaustifs pour couvrir l'ensemble des perspectives que promet ce roman, nous avons retenu ceux qui semblent constituer notre intérêt au stade charnière de notre cursus.

Nous avons, à la fin de notre modeste travail la conviction que cette recherche peut être approfondie et complétée à l'avenir .En intégrant un plus large corpus, en recourant à des approches plus pointilleuses.

Nous souhaiterons approfondir notre analyse dans de futurs travaux.

Bibliographie

Corpus primaire

- SANSAL, Boualem, Rue Darwin, Ed. Gallimard, Coll. Folio, Paris, 2011.

Ouvrages

- ARAGON Louis, *Le mentir vrai*, Ed Gallimard, « Folio », Paris, 1997 (réédition).
- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Gallimard, 1978.
- BARTHES R. (1967), *Le discours de l'histoire*, in : R. Barthes, *Le Bruissement de la langue*, Essais critiques IV. Paris : Seuil..
- BONN Charles, *Le roman algérien de langue française*. Paris, Editions L'Harmattan, 1985.
- CHRISTELLE, Taraud, *La prostitution coloniale Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Ed Payot, Paris, 2003.
- DEJEUX Jean, *Situation de la littérature maghrébine de langue française, Approche historique, approche critique, biographie méthodique des œuvres maghrébines de fiction 1920-1978*, Alger, OPU, 1982.
- ERMAN, Michel, *Poétique du personnage de roman*, Ed. Ellipses, Paris, 2006.
- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Ed. Seuil, Paris, 1972.
- JOUVE, Vincent, *La lecture*, Hachette Supérieur, Paris, 1993.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Ed. Seuil, Paris, 1975
- MAALOUF, Amin, *Les identités meurtrières*, Ed.Grasset Fasquelle, 1998.
- REUTER, Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Ed.Nathan, Paris, 1996 p .45.
- SANSAL, Boualem, *Abraham ou la cinquième alliance*, Ed. Gallimard, Paris, 2020.
- SANSAL, Boualem, *Le serment des barbares*, Ed. Gallimard, Paris, 1999
- SANSAL, Boualem, *2084 la fin du monde*, Ed. Gallimard, Paris, 2015.
- SANSAL, Boualem, *Le journal de l'Allemand ou le journal des frères Shiller* .Gallimard, Paris, 2008.
- SOUKEHAL Rabah, *Le roman algérien de langue française (1950-1990)-Thématique-*, Paris, Editions Publisud, 2003.
- TISSET, Carole, *Analyse linguistique de la narration* .Paris, Sedes, 2000.

Articles de revues et de presses

- PERRIER, Aurélie <https://www.ottomanhistorypodcast.com/2016/10/la-prostitution.html>, consulté le 20/11/2022 à 14 :00.
- DAMAS, Léon-Gontran, Hoquet, Pigments, Ed.Guy levis Mano, Paris, 1937. En ligne sur <http://francais.agonia.net/index.php/poetry/1779512/HOQUET> consulté le 12/10/2022 à 18 :00.
- GOIZAUSKAS, Sergio, « L'écriture de soi », in *Le Monde*, 24 janvier 1997.
- GRELL, Isabelle /Autofiction, coll. 128, Armand Colin <http://www.armand-colin.com/lautofiction-9782200289737>, consulté le 10/10 / 2022 à 9 :00.
- HÉBERT, Louis, *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images*, Limoges, Presses de l'Université de Limoges, 2007.
- MACHA, Séry, « *La prostitution à travers les arts : La littérature (Chapitre 5)* », in *Le Monde. Fr*, du 03 décembre 2013 à 19 : 48. En ligne sur http://www.lemonde.fr/livres/article/2013/12/03/la-prostitution-a-travers-les-arts-lalitterature-chapitre-5_3524765_3260.html consulté le 15/08 /2022 à 15 :00.
- SIRVENT, Michel, *Robbe-Grillet : le nouveau roman et après*, In : *Acta Fabula*, n°6, Vol 19, juin 2018.
- PAWLIEZ, Myreille, « *Narratologie et étude du personnage : un cas de figure .Caractérisation dans Dis-moi que je vis* ». In : *La revue internationale des études canadiennes* (Numéro 43, 2011).
- Psychothérapeute et auteur d'essais sur psycho-généalogie. Voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/Anne_Ancelin_Sch%C3%BCtzenberger
- TLEMÇANI, Rachid, *Algeria under Bouteflika : « Civil Strife and National Réconciliation »*, *Carnegie Papers*, n°7, janvier 2008.
- <https://www.encyclopedie.fr/> consulté le 28/10/2022 à 22 :30.
- <https://www.babelio.com/auteur/Serge-Dobrovsky/3944> consulté le 18/09/2022 à 11:00.
- <http://www.autofiction.org/index.php?post/2008/10/15/Entretien-avec-Serge-Dobrovsky-1> consulté le 10 /11/2022 à 19 :00.
- file:///C:/Users/lenovo/Downloads/CNX_089_0075.pdf, consulté le 20/10/2022 à 13 :00.
- <https://www.lemonde.fr/idees/article/2012/06/15> consulté le 12/09/2022 à 10:00.

Mémoires et thèses

- LACHACHI Amina, « *Rue Darwin de Boualem Sansal : critique et réception* » In : *Les ouvrages du Crasc*, Oran, 2021. , en ligne sur : <https://ouvrages.crasc.dz/pdfs/2021-%20lachachi%20modifi.pdf> ,consulté le 19/10 /2022 à 10 :00.
- LAOUARI, cilia, *L'écriture cathartique dans le roman « Rue Darwin » de Boualem Sansal*, mémoire de master, faculté des lettres et des langues, département de français, UMMTO, Sous direction de M. Khati, Abdellaziz, septembre 2016.
- SAIDJ, Naima, *La quête identitaire dans « Rue Darwin » de Boualem Sansal*, mémoire de master, faculté des lettres et des langues, département de français, UMMTO, Sous direction de M. Khati, Abdellaziz, juillet 2019.

Vidéos en ligne

- Vidéo de Boualem Sansal à Luxembourg, le 05 mars 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=9jKjmQptmjY> consultée le 20/09/2022 à 21 : 29.
- Entretien de l'écrivain Boualem Sansal avec Karim Amellal: <https://www.youtube.com/watch?v=doyO-i9rhPA> consulté le 24 /09/2022 à 14 : 07.

Dictionnaires

- Dictionnaire *Le petit Larousse illustré*, Ed. Larousse, Paris, 2009.
- Dictionnaire *Larousse* en ligne : <https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/identit%C3%A9/59715> consulté le 09/10/2022 à 11 :00.
- Le dictionnaire *La Toupie*. En ligne sur <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Assimilation.htm> consulté le 19/09/2022 à 9:00.
- COURTES, Julien et GREIMAS, Algeirdas Julien, *Le dictionnaire du littéraire*, Ed. PUF, Paris, 2002.

Table des matières

<i>Remerciements.</i>	02
<i>Dédicaces.</i>	03
<i>Sommaire.</i>	04
<i>Introduction.</i>	06

Chapitre I : Les personnages marquants.

1- Discours non rapporté	14
2- Discours intérieur véhiculé	15
3- Le personnage Yazid	17
3-1- Le « Je » dans l'expression de l'action.....	17
3-2- Le « Je » dans l'expression de la psychologie du personnage.....	20
4- Le personnage Djéda.	24

Chapitre II : Les espaces emblématiques

1- La maison close : la perte de soi	31
2- Le village et le quartier de la Capitale - l'univers social —.....	33
2-1 Le village	33
2-2 Le quartier de la Capitale.	34

Chapitre III : Rue Darwin, roman à message

1-La quête identitaire38

2-Les effets sociaux de l'autoritarisme.41

Conclusion.45

Bibliographie.

Table des matières.